

## M O D E S

## RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les vestes à la mode, cette année, se font à pans coupés et divisés en deux ou trois parties ; les petites vestes Boléro se portent encore, mais beaucoup moins : on les laisse aux costumes d'enfants ou de très-jeunes filles.

Au reste, il est assez imprudent de dire : « On porte ceci ou cela », et surtout : « Telle chose ne se porte plus, » car il y a une telle profusion de modèles et l'on invente chaque jour tant de fantaisies en tous genres, que le rôle de la chronique de modes doit se borner chaque semaine à enregistrer un certain nombre d'objets en ayant soin de les choisir dans de bonnes maisons. C'est ensuite aux femmes à voir par elles-mêmes ce qu'il leur convient d'accepter ou de repousser dans cette foule d'innovations toujours élégantes, mais plus ou moins réussies.

Les tendances vers le costume masculin ont fait encore de nouveaux progrès depuis la saison de printemps. L'époque où l'on se prépare pour aller aux eaux amène naturellement une recrudescence d'originalité dans la mise. Un grand nombre de personnes qui ne porteraient pas des toilettes excentriques dans la ville, les adoptent volontiers en partant pour la campagne. Ces concessions nous poussent petit à petit à ne plus trouver étrange de rencontrer les femmes du meilleur monde vêtues de jaquettes ou d'habits Louis XV à pans, avec bottes à la hongroise et simple casquette. C'est la mode ! Voilà qui sert de réponse à tout. Celle-ci équivaut, au fond, à la réponse d'une personne qui, lorsqu'on lui faisait une question se terminant par un « Pourquoi », répondait invariablement : « Parceque. » Quant aux couturières, si on les interroge au sujet de certaines toilettes un peu fantastiques, elles se hâtent de déclarer que les femmes n'ont jamais été si exigeantes en fait de nouveautés, que la nécessité où l'on se trouve de créer sans cesse force à oser beaucoup, et que, d'ailleurs, plus on ose, plus on a de succès.

Or donc, mesdames, comme le bulletin d'un journal de modes est votre très-humble serviteur, qu'il est en même temps l'historien obligé des modistes et des couturières chez lesquelles il va chercher ses renseignements, il faut bien vous attendre à retrouver dans ses colonnes la peinture fidèle de toutes les innovations du moment, avec addition de quelques lignes de louange ou de blâme dictées par un désir constant de vous plaire.

Vous n'ignorez pas qu'on a voulu faire une révolution dans les chapeaux. La coiffure *genre empire* formant élévation sur la tête s'est montrée chez toutes nos modistes, mais jusqu'à présent elle n'a eu que peu de succès. La forme fanchonnette et le chignon, tombant sur le cou, restent en possession des plus jolies têtes. Nous nous occuperons des chapeaux sans signaler les essais qui sont restés sans résultat. C'est toujours la majorité qui fait la loi.

Une jeune et gracieuse modiste, madame *Antonie*, rue Lafayette, 41, nous a montré de très-jolis modèles que nous nous empressons de soumettre à nos lectrices, en leur rappelant, toutefois, que le chapeau décrit perd beaucoup de son charme et que, pour bien se rendre compte de ce qui se fait, il faut aller voir les nouveautés dont nous parlons : c'est le seul moyen de juger exactement de leur élégance et de leur fraîcheur. Voici les types choisis dans la quantité :

Une capote de tulle blanc perlé d'acier ; au fond, une voilette

tombant sur le cou, ou plutôt sur les cheveux. Une agraffe d'acier plantée en peigne retient un saule d'herbes brillantes qui forment le fond du chapeau. Le devant est accompagné d'une ruche double qui garnit l'intérieur et l'extérieur. Brides de taffetas blanc.

Un chapeau de paille de fantaisie à *écailles*. La passe est garnie d'une gerbe de fleurs des champs, le fond est de taffetas mais recouvert d'un apprêt de dentelle noire frangée de plumes. A l'intérieur, les mêmes fleurs et de la blonde blanche.

Une capote de crêpe rose coulissée, ayant en arrière un gros rouleau et un volant de blonde en manière de bavolet. Sur le bord de la passe, une chaîne de perles blanches. A l'intérieur, des boutons de rose et des plissés de tulle. Brides en taffetas rose voilées de blonde.

Un chapeau de tulle blanc, orné de guipure paille perlée d'acier et de clochettes bleues.

Un chapeau de paille belge, décoré d'une touffe d'acacias et de ruches en rubans mais.

Un chapeau de tulle noir, brodé d'étoiles d'acier et orné de touffes de violettes de Parme sur le bord de la passe et à la calotte.

Un chapeau de crêpe bleu pâle, brodé de perles blanches, avec saule de plumes à pointes de perles. Intérieur de roses blanches et de crêpe lisse brodé de perles. Brides de taffetas bleu.

Les chapeaux ronds de madame *Antonie* ont des formes charmantes et tout à fait inédites. Quelques-uns sont de paille de riz, garnis de plumes, têtes d'oiseaux et écharpe de rubans et dentelle.

Les salons de madame *Antonie* se complètent, on peut le dire, par ceux de madame *Paul*, où nous trouvons des robes d'une rare distinction. La réunion d'une habile couturière et d'une modiste d'un talent sérieux nous permettra d'apprécier des toilettes d'une parfaite harmonie ; nous ferons profiter nos lectrices de cette bonne fortune.

Voici, en attendant de plus amples renseignements, deux très-jolies toilettes préparées par madame *Paul*, et commandées par madame de S.-Br... Une robe de taffetas moiré, nuance gris perle. Jupe entourée d'un câble de soie, de couleur assortie. Au-dessus de l'ourlet, un ornement de guipure noire mélangée de perles de jais, haute de 25 centimètres, et terminée par des dents de guipure et perles. Ce même ornement, posé autour du corsage, forme un carré à la Raphaël. La taille est montante et se borde au cou par un apprêt de guipure assorti. Ceinture de soie noire brodée de perles, agrafée par une broche de jais à tête d'aigle. Cette toilette est de demi-deuil. — Second costume : Robe de gros de Londres, nuance bleu de France. Jupe entourée d'un câble de soie entouré de perles d'acier taillées. Corsage à trois basques, orné d'un galon à jour, ouvragé d'arabesques en perles d'acier, et boutons analogues. Paletot-pardessus de même étoffe, avec volant de dentelle Chantilly.

Madame *Paul* fait beaucoup de costumes de campagne avec robe, paletot et jupon de dessous en étoffe exactement pareille. La robe est relevée sans garniture. Le jupon de dessous est, au contraire, très-richement orné. La casaque-paletot est à poche, entourée d'une ganse-corde et décorée de boutons. Ce genre de



costumes, qui plaît beaucoup à nos aimables voyageuses, se fait ordinairement en alpaga ou en foulard.

Le foulard uni, en nuances : blé de Turquie, cendre de roses, gris Russe, bleu de Chine ou lilas, convient à ravir ; nos couturières l'emploient de préférence et vont le demander dans les magasins du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129. Cette maison spéciale a popularisé le foulard en le variant à l'infini. Nous admirons dans sa belle collection d'échantillons, qui circule depuis un mois dans tous les pays, des rayures mates coupées de litteaux blancs, qui font des toilettes vraiment *grande dame*, puis des petits dessins courant en semis de fleurettes ou de petits motifs noirs sur fonds clairs.

Dans les robes de mariage de mademoiselle de V...-S..., il y avait plusieurs coupes choisies au *Comptoir des Indes*, dont on a fait des toilettes ravissantes. Une en foulard blanc de lait ; jupe garnie de trois rangs de volants tuyautés en taffetas bleu. Sur le plissé de chaque volant, une corde à jour de soie noire et acier taillé. Corsage-casaque ajusté, entouré de deux rangs de plissés pareils et fermé par devant au moyen de boutons de passementerie bleu, noir et acier. Manches justes avec des plissés aux épaules et aux poignets ; ceinture posée sur la casaque, de ruban bleu et noir, avec agrafe Louis XV en acier taillé. Une autre robe en foulard gris, faite avec un corsage-jaquette ; le tout décoré de biais de taffetas ponceau et de boutons de jais noir à larmes de jais et acier.

Les étoffes fond blanc sont en haute faveur. La saison, devenue tout à coup très-chaude, nous a obligées à avoir recours de très-bonne heure aux vêtements légers. Aussi, la lingerie, mise à contribution, a-t-elle fait merveilles. Madame *Franquet*, propriétaire de la maison de la *Balayeuse*, place Vendôme, 4, nous montre une foule de nouveautés dont nous nous plaignons à constater le succès. En objets d'actualité, il faut citer les corsages habillés, de mousseline et guipure de Cluny ; les vestes *senorita*, de guipure blanche ou noire ; les corsages de demi-toilette de nanzouk, avec entre-deux de broderies et plissés à la vieille ; les pèlerines à l'*Africaine*, coupées de dentelle et rubans ; enfin, les chemisettes russes entourées de petit galon cachemire à frange mousse. La lingerie de visite continue d'être de batiste unie ou toile fine ; les manches justes et les cols très-petits. On brode quelquefois ce linge plat de laine de couleur. Cette nouveauté fantaisiste, éditée par la *Balayeuse*, varie agréablement le linge un peu sévère des toilettes montantes. Sur les manches et aux pointes des cols, on reproduit des hirondelles, des papillons, des paons, des libellules, des fleurs, etc. La lingerie des costumes du soir se montre d'un luxe en rapport avec celui des robes. On porte des manches Régence, garnies de plusieurs rangs de dentelle, et des coiffures résilles où les perles et la dentelle sont mariées de la manière la plus coquette. Les coiffures à la Grecque, avec chignon flottant recouvert de fleurs et de rubans, sont admirablement exécutées par la maison de la *Balayeuse*.

Madame *Léontine Coudré* a préparé ses apprêts de fleurs pour bals d'été, et la prochaine ouverture des casinos d'eaux ther-

males les fait demander de tous côtés. La coiffure *Ophélie*, en fleurs d'eau et perles de corail, est d'une admirable distinction. La coiffure *Sélika*, en fleurs des tropiques et perles de toutes couleurs, deviendra un des succès de madame L. Coudré. Cette coiffure a été faite pour une très-grande dame qui a fait mettre des pierres précieuses à la place des perles et a été fort admirée avec cette ravissante coiffure. Sur les robes de mousseline blanche, madame L. Coudré pose des guirlandes de verdure très-artistiquement découpées. Nous avons vu, il y a quelques jours, une robe de soirée en taffetas et crêpe rose, sur laquelle notre gracieuse fleuriste a posé des trains de paquerettes à cœurs d'or, reliées en festons par des papillons. Une coiffure composée de même complétait cette parure, une des plus jolies que nous ayons vues cette année.

On nous montre dans la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183, des brassières-corsets de patrons nouveaux. Le moment où l'on quitte le corset de flanelle hygiénique exige des modèles de corsets en rapport avec la saison. Nous avons en ce moment : le corset *créole*, demi-brassière qui amincit la taille et dégage la poitrine et les épaules ; le corset *Isabelle*, un peu plus long et très-souple de baleines ; le corset *Gabrielle*, spécialement destiné aux formes de robes du même nom ; le corset *Marie-Stuart*, avec hanches à goussets et élastiques ; le corset *Victoria*, ceinture courte s'arrêtant à la hauteur des hanches ; enfin le corset orthoplastique, qui a commencé la réputation de la maison *Simon*.

Nous arrêtons ici notre causerie sur les modes et nous terminons par quelques lignes consacrées à la parfumerie.

Depuis qu'il fait beau, toutes les jeunes femmes se servent de la parfumerie à la violette et vont la demander à la *Reine des abeilles*, rue Saint-Denis, 317. Cette préférence se comprend : la violette n'est-elle pas la gracieuse messagère, l'annonce même du printemps ? Quand on respire les pénétrantes senteurs de la violette fraîche, on sait qu'on entendra bientôt le rossignol chanter dans les bois, qu'avant peu l'on verra voltiger les hirondelles. La violette est tout à la fois une espérance et un souvenir.

On connaît la perfection des extraits de violette de la *Reine des abeilles*. Tous les produits nécessaires à la toilette ont été combinés avec le parfum si frais et si doux de l'humble fleur des bois. Pommade *Duchesse* à la violette, acidule de violette, savon à la violette, poudre de riz à la violette, vinaigre aux violettes de Parme, extrait superfin aux violettes de Nice.

Tous les genres de parfumeries élégantes ont une égale supériorité dans la maison *Violet*, dont le propriétaire actuel, M. J. Claye, a augmenté la réputation en publiant son ouvrage intitulé : *Les talismans de la beauté*. Nous conseillons à toutes nos belles lectrices de rester fidèles à la parfumerie embaumée de violette ; en s'imprégnant de cette senteur suave, elles emporteront avec elles le printemps, c'est-à-dire la jeunesse, la beauté et, par conséquent, le bonheur.

Marguerite DE JUSSEY.





Planche N° 15.

LE MONITEUR DE LA MODE  
JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de campagne de la maison Paul, 51, rue Lafayette, près la rue Laffitte. (Voyez la description, page 2 de la couverture.)



## LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Je ne veux certainement pas vous parler de l'*Africaine* au point de vue du poème ni de la musique, car depuis près d'un mois les journaux, petits ou grands, ont tellement retenti de cette œuvre, que rien de nouveau, en fait de chronique, ne peut être dit à ce sujet; mais je me risque pourtant à mettre en cause devant votre tribunal cette superbe *Africaine*, à l'occasion du traité qui avait été fait, pour cet opéra, entre Meyerbeer et l'heureux éditeur de musique auquel il avait été destiné; car le grand maestro ne faisait pas tout simplement ses traités comme vous et moi, il fallait qu'ils fussent bien pesés, bien arrangés, et surtout bien rédigés; aussi était-ce M<sup>e</sup> Crémieux, l'avocat, qui se chargeait de ce soin.

Or, depuis quinze ans le traité était fait, moins la date et le nom de l'éditeur; aussi, quand dernièrement il a été complété, madame Meyerbeer, qui est venue à Paris pour la mise en scène de l'opéra de son mari, a-t-elle fait un présent digne d'une reine à l'illustre avocat, après que ses honoraires furent d'abord payés, bien entendu!

Ce présent est une superbe tabatière en or, enrichie de gros et magnifiques diamants que le roi de Prusse avait donnés à Meyerbeer, sous le prétexte de lui offrir son portrait. La veuve du grand maestro a fait ôter le portrait du roi de Prusse, qu'elle a remplacé par celui de son mari, et l'a offert comme souvenir d'amitié à M<sup>e</sup> Crémieux, qui a dû le recevoir, en effet, comme un cher et précieux souvenir!

Madame Meyerbeer est simple, modeste et bonne; elle est accompagnée de ses deux filles, toutes les deux charmantes, quoique toutes deux complètement différentes: l'une a les yeux bleus et les cheveux noirs, l'autre les yeux noirs et les cheveux blonds, absolument comme Mina et Brinda, de Walter Scott; mais chez l'une et chez l'autre le moral semble identiquement le même, c'est-à-dire parfait! Elles ont reçu une éducation très-sérieuse, et deviendront des mères de famille admirables, j'en suis certaine. Leur simplicité et leur modestie surtout sont ravissantes. Ainsi voilà des jeunes filles destinées à avoir une fortune immense, sur lesquelles une auréole de gloire s'étend encore; eh bien! au lieu de s'enorgueillir de ces avantages, elles semblent chercher à se les faire pardonner par leur douceur, leur bienveillance et leur bonté.

Quel contraste elles font, mon Dieu! avec beaucoup trop de nos Parisiennes, qui, parce que monsieur leur père a gagné plus ou moins honorablement de quoi leur octroyer une dot quelque peu rondelette, se croient tout permis et tranchent de l'importante, pour ne pas dire de l'impertinente, avec tout le monde!

Mais, comme de jeune fille à mariage il n'y a qu'un pas, je vais vous annoncer deux de ces mariages qui font jaser tous les salons, qu'ils soient situés à droite ou à gauche de la Seine.

Le premier est celui de mademoiselle Say, fille du riche raffineur, dix fois plus que millionnaire, dit-on, avec le duc de Cossé-Brissac qui redore ainsi son blason et fume ses terres, comme on disait jadis d'une façon plus qu'inconvenante. On raconte à cette occasion une historiette dont je ne vous garantis pas du tout l'authenticité; elle court les salons, je vous la redis; mais quant à m'en faire l'éditeur responsable, nenni!...

On raconte donc qu'à l'occasion des fiançailles, madame Say ayant voulu donner une soirée, la duchesse douairière de Cossé-Brissac lui persuada de ne pas inviter sa société habituelle, mais tous ses amis, à elle, madame la duchesse, c'est-à-dire tout le faubourg Saint-Germain, et que madame Say a eu la

faiblesse de consentir orgueilleusement et même joyeusement à cet arrangement, sans penser que si l'on trouvait ses relations de trop la veille, ce sera peut-être elle qu'on trouvera de trop le lendemain.

Jadis madame S... eut bien plus d'esprit. Sa fille était fort riche, elle avait un million de dot, et alors un million était quelque chose. M. le duc de Noailles la fait demander en mariage, et madame S... répond fièrement... que jamais elle ne donnera sa fille à un homme qui croira s'*encanailier* le jour de son mariage, — et bien elle fit.

La seconde de ces riches unions dont on parle est celle de mademoiselle Heine, la petite-fille de madame Furtado, par conséquent la petite-nièce de M. Fould, avec le prince de Wagram, et de celle-ci il n'y a rien à dire, car d'une illustration du premier empire à une illustration du second il n'y a que la main.

Les plaisirs se succèdent au ministère des affaires étrangères: d'abord il y a eu une fête de bienfaisance avec prologue, opéra-comique et comédie. La première de ces choses, le prologue, qui était en vers et fait en l'honneur de la charité et de la gracieuse hôtesse, a été dit avec beaucoup de talent par M. Derrieu; ensuite est venue la petite comédie de M. Verconsin: *A la porte*, qui a été fort bien jouée aussi; après, on a représenté *Gilles ravisseur*, rendu par M. de Saint-Julien, sa femme, madame d'Aulnay, etc., et joué dans une perfection si grande qu'à l'Opéra-Comique on ne joue pas mieux; aussi tout le monde s'extasiait fort sur le talent de ces acteurs de salon, se demandant combien il leur avait fallu faire de répétitions pour en arriver à une perfection aussi grande, quand une femme méchante, ou envieuse peut-être, se prit à dire en souriant:

— Je le crois bien, ils répètent depuis douze ans!...

On commença d'abord par rire de la riposte, puis on demanda l'explication, et l'on apprit que M. de Saint-Julien, madame de Saint-Julien, sa femme, madame d'Aulnay, sa belle-sœur; enfin toute la bande, qui joue en famille, est fort bienfaisante de sa nature, et depuis l'année 1853, joue sur les théâtres de société, toutes les fois qu'il est question des pauvres, ces mêmes petits opéras-comiques, *Gilles ravisseur* et les *Rendez-vous bourgeois*, qu'ils ont si bien rendus à l'hôtel des affaires étrangères.

La seconde fête, donnée par madame Drouyn de Lhuys, est un bal où tout ce qu'il y a de jeune et d'élégant à Paris s'est rendu avec empressement, ce qui veut dire qu'il était délicieux de tous points.

Disons maintenant quelques mots de la matinée donnée, au théâtre du Vaudeville, par Pauline Thys, madame Charles Seibault; cette jeune femme pleine d'esprit, de talent, et possédant ce courage viril qui, escorté des deux premières qualités que je viens de citer, conduit forcément au succès, surtout quand il est appuyé d'une certaine fortune qui vous permet d'attendre les sourires approbatifs du public, a tenté une grande œuvre qui lui a parfaitement réussi; elle a loué, à ses frais, la salle du Vaudeville, pour une matinée à laquelle on n'assistait que sur invitation, et elle avait convié, d'une part, le journalisme, de l'autre, toute l'élite de la société parisienne; tous deux se sont rendus à cet appel et n'ont pas eu lieu de s'en repentir, car la musique et la comédie en trois actes qui les suivaient, musique et comédie composées toutes deux par Pauline Thys, ont eu le succès le plus franc et le plus mérité.

Comtesse de BASSANVILLE.



## EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1865.

(PREMIER ARTICLE.)

Au moment de rendre compte des impressions multiples qu'a fait naître en nous l'examen des ouvrages exposés, nous nous sommes reporté aux excellents articles écrits par notre regretté collaborateur, J. F. Destigny (de Caen), au sujet du Salon de 1864. Ce qu'il en disait pourrait également s'appliquer à l'Exposition actuelle. Aujourd'hui encore, nul tableau hors ligne, point de ces œuvres éclatantes devant lesquelles, bon gré mal gré, tout le monde doit s'incliner; nos artistes, apparemment, n'ont point jugé que le moment fût venu de sortir des bornes qu'impose à tous une honnête modération et de frapper un grand coup: aussi se sont-ils bien gardés d'arborez le drapeau du progrès. D'autre part, il y aurait injustice à taxer de pauvreté le salon de 1865, à le déclarer inférieur au précédent: ce reproche, qui se répète presque tous les ans, trouve sa réfutation dans cette spirituelle boutade d'Alphonse Karr:

« On prétend que le commerce va mal.

« C'est un sujet de conversation qui ne manque pas plus que le temps, car, du plus loin que nous nous souvenions, on disait que le commerce allait mal, et nous sommes véhémentement tenté de croire que le commerce n'a jamais bien été. »

Dieu merci, nous n'avons pas encore à chanter le *De Profundis* de l'art, et si les chefs-d'œuvre manquent à l'appel, on peut du moins trouver quelque consolation en signalant un petit nombre d'œuvres qui, pour n'être pas tout à fait complètes, ne laissent pas d'offrir des qualités sérieuses et décèlent un mérite incontestable. A côté de ces estimables travaux, il en est d'autres, à la vérité, qui accusent un peu la bienveillante tolérance du jury. Certaines productions, déclarées hors concours, devraient bien être hors de l'Exposition, et si les absents ont tort, on peut en dire autant d'un grand nombre d'exempts; c'est à regretter qu'on ne les ait pas placés dans une galerie à part: le public eût pu ainsi s'exempter de les voir.

Avant de séparer l'ivraie du bon grain, transcrivons ici la liste des récompenses accordées par le Jury. Le livret officiel comprend 3559 numéros: c'est assez indiquer entre combien de noms le jury a eu à faire un choix; c'est le cas de dire aussi qu'il devait y avoir naturellement beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Voici d'abord les noms des deux artistes auxquels ont été décernées les médailles d'honneur. C'est, pour la peinture, M. Alexandre Cabanel, né à Montpellier; pour la sculpture, M. Paul Dubois, né à Nogent-sur-Seine.

Les autres médailles ont été réparties entre les exposants dont suivent les noms par ordre alphabétique, avec indication du lieu de leur naissance:

PEINTURE, DESSINS, ETC. — Auguste ANASTASI (Paris); — Francis BLIN (Rennes); — Jean-Baptiste BIN (Paris); — Émile-Édouard BRANDON (Paris); — Louis-Georges BRILLOUIN (Saint-Jean d'Angély); — John-Lewis BROWN (Bordeaux); — Charles CHAPLIN (Les Andelys); — Alfred DEHODENCO (Paris); — Jules DELAUNAY (Nantes); — Théophile DUVERGER (Bordeaux); — François EBBMANN (Strasbourg); — Auguste FEYEN-PERRIN (Meurthe); — Charles FRÈRE (Paris); — Alphonse GALBRUND (Paris); — Félix Giac motti (Doubs); — Théophile GIDE (Paris); — Antoine GIBERT (Bordeaux); — Charles GOSSELIN (Paris); — Gustave GUILLAUMET (Paris); — J.-J. HENNER (Bernwiller); — Jules HÉREAU (Paris); — Édouard IMER (Avignon); — Louis LAMBERT (Paris); — Emmanuel LANSYER (Vendée); — Jules LEFEBVRE (Seine-et-Marne); — Henri LEVY (Nancy); — Jean MATÉJKO (Cracovie); — madame la princesse

MATHILDE; — Charles MICHEL (Somme); — Gustave MOREAU (Paris); — Louis MOUCHOT (Paris); — Claudius POPELIN (Paris); — Paul PROTAS (Paris); — Joseph RANVIER (Lyon); — Théodule RIBOT (Eure); — Auguste SCHENCK (Holstein); — Adolphe SCHREYER (Francfort-sur-le-Mein); — Charles SELLIER (Nancy); — Benjamin VAUTIER (Suisse); — Antoine VALLON (Lyon); — Otto VAN THOREN (Autriche).

SCULPTURE ET GRAVURE EN MÉDAILLES. — Isidore BONHEUR (Bordeaux); — Charles CAPELLARO (Paris); — Henri CHAPU (Seine-et-Marne); — Emile CHATROUSSE (Paris); — Louis CUGNOT (Paris); — Charles GAUTHIER (Haute-Saône); — Alfred JACQUEMART (Paris); — Alfred LE PÈRE (Paris); — François MOREAU (Paris); — Augustin MOREAU-VAUTHIER (Paris); — Louis ROUBAUD (Ain); — Jean-Jules SALMON (Paris); — Ferdinand TALNET (Angers); — François TRUPHÈME (Aix); — Camille DE VERCY (Paris).

ARCHITECTURE. — Gorges COO ART (Paris); — Pierre DEPERTHES (Ardennes); — Joseph HUOT (Aix); — Auguste-Maurice OURADOU (Paris); — Félix THOMAS (Nantes); — Émile VAUDREMER (Paris).

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — Gustave BERTHINOT (Eure); — Jean-Baptiste MEUNIER (Bruxelles); — Jean-Baptiste PONCET (Isère); — Octave DE ROCHEBRUNE (Vendée); — Eugène VARIN (Epernay); — Frédéric VOGEL (Bavière); — Achille GILBERT (Paris); — Auguste LEMOINE (Seine-et-Marne).

La part faite à l'appréciation officielle du jury par l'indication des récompenses qu'il a cru devoir accorder au mérite plus ou moins flagrant de certaines productions, passons rapidement en revue les toiles exposées; disons-le tout de suite, force nous sera de choisir au hasard celles qui attirent l'attention par leurs qualités ou par leurs défauts, car nombre de tableaux n'appartiennent à aucune des catégories indiquées par les grandes divisions de l'art, et l'Exposition même n'est qu'un vaste pêle-mêle où se heurtent la peinture historique, la peinture religieuse, les études de genre, le paysage, etc.

La première mention revient de droit au lauréat de la médaille d'honneur. M. CABANEL n'est point un inconnu, tant s'en faut; des titres antérieurs le recommandent à l'attention publique. Membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, il doit à sa *Vénus* du Salon de 1863 une de ces réputations qui obligent. Le portrait en pied de l'Empereur et celui de madame la vicomtesse de Sancy, qu'il expose cette année, lui ont valu la médaille d'honneur; mais cette récompense lui a été vivement disputée par MM. Corot et Delaunay, et il n'a pas fallu, pour la lui assurer, moins de vingt-six tours de scrutin. C'est beaucoup.

Le mérite du portrait impérial est sévèrement discuté par la critique. Peut-être exagère-t-on un peu? On ne rend pas assez justice, selon nous, à l'ensemble harmonieux du tableau. En revanche, on lui reproche, à bon droit, de manquer de vigueur. La tête est ressemblante, mais molle; la physionomie n'a point de relief, et vainement on y cherche l'énergie que possède le modèle. La pose aussi laisse à désirer; enfin, l'habit noir détonne près du sceptre, de la couronne et du manteau impérial.

Heureusement pour l'artiste, le portrait de madame la vicomtesse de Sancy accuse, avec plus de solidité dans le faire, un charme qui nous réconcilie avec le peintre et nous dispose à tenir compte des difficultés particulières que présentait le portrait impérial.

Nous avons nommé M. COROT. Ce que nous montre l'habile



paysagiste, est-il besoin de le dire ? c'est le *matin* ; c'est aussi un *souvenir des environs du lac de Nemi*. M. Corot a le rare privilège de penser ses paysages, de les voir avec la rare simplicité de l'homme qui aime la nature et qui la voit belle. Pourquoi lui reprocherait-on ses préférences à l'endroit du matin ? Assez d'autres font lever le soleil sur leurs toiles. Sa philosophie calme et douce recherche un milieu d'une tonalité identique, et, de cette nature vaporeuse qu'il exquise si bien, de ces feuillages aux contours douteux, aux masses grises piquées de paillettes d'argent, hantées par des êtres impalpables comme le brouillard, se dégage un charme auquel nous cédon docilement. Tant pis pour ceux qui le méconnaissent et cherchent dans les paysages du maître les qualités banales qui font le succès d'autres paysagistes : ils ne comprennent pas l'élévation du talent de M. Corot.

Un des paysages les plus remarquables de l'Exposition est, sans contredit, l'*Effet de lune* de M. DAUBIGNY. C'est l'antithèse frappante du *Matin*, de M. Corot. L'œil s'égare dans une plaine à perte de vue ; à gauche, une chaumière basse laisse monter dans l'air un mince filet de fumée ; le ciel, moutonné de nuages blancs, est envahi par la clarté de la lune, clarté douce, exprimant vaguement les formes et donnant au paysage une surprenante profondeur. Un seul point rouge apparaît dans cette immensité recueillie ; c'est la lueur d'un falot porté par des paysans attardés. L'impression produite par ce paysage grandit à mesure qu'on l'étudie. Ce qu'on regrette, c'est que la fumée

qui s'échappe du toit de la chaumière, en dessinant une ligne droite, ne soit pas un peu plus fondue et arrête le regard. Mais ce n'est là qu'un détail.

Ne nous éloignons pas avant d'avoir rendu hommage au talent de M. DAUBIGNY fils, formé à l'école de son père. L'élève est digne du maître : la preuve en est dans ce *Chemin creux* qui s'enfonce, escarpé, sous les grands arbres et, tournant tout à coup, laisse le regard errer dans la campagne.

Avançons-nous pourtant : ce mouvement de terrain nous cache un gracieux tableau de genre. Voici venir sur son âne une jeune et jolie paysanne qu'escorte à pied une autre jeune fille. C'est le *Retour du marché*, de M. Jules DAVID, un artiste que nos lectrices connaissent et qui veut bien, pour elles, substituer le crayon au pinceau. Modeste comme tous les hommes de science et de mérite, il s'efface presque en son petit cadre, à l'ombre des grandes toiles tapageuses, plus vides encore souvent qu'elles ne sont vastes. Mais regardez un peu ces deux personnages regagnant tranquillement la ferme. Quelles physionomies fines et avenantes, quelle fraîcheur de coloris, quelle délicatesse dans la pose ! Il n'est pas jusqu'à l'âne qui ne soit scrupuleusement étudié et rendu dans la perfection. Au milieu du pêle-mêle dont nous avons parlé, beaucoup de personnes passeront peut-être sans apercevoir cette charmante étude, mais nous devons déclarer, pour notre part, qu'elle nous a reposé de bien des productions dont nous dirons un mot dans notre prochain article.

Ch. D'HELVEY.

## PÊLE-MÊLE

Bien pauvre est en ce moment la chronique parisienne : c'est à donner envie d'émigrer par delà les monts, de traverser les mers, de chercher quelque distraction en Algérie ou, comme dirait Victor Hugo,

Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre.

Ce qui ne veut pas dire que nous ambitionnions le moins du monde le rôle assigné par le poète aux chercheurs d'aventures. Non, certes ! Il y a mieux à faire là-bas, si nous en jugeons par ce que racontent les journaux à propos du voyage de l'Empereur dans la colonie. Le seul récit de la magnifique fête donnée à Sa Majesté par le gouverneur général de l'Algérie, au palais d'été du gouvernement, vous met l'eau à la bouche.

La résidence de Mustapha, où a eu lieu cette fête, est, au dire de la *Presse*, une des plus charmantes des environs d'Alger ; placée à mi-côte du Sahel, en face d'une baie unique, entourée de gracieuses villas, elle offre toutes les séductions d'un site ravissant, avec les agréments variés d'une habitation mauresque somptueuse. C'est au milieu de la double magie des beautés de la nature et des décorations scéniques formées par les mille feux de la flotte, des côtes d'El-Biar, de Mustapha, les incendies et les apothéoses du fort l'Empereur, que le bal a été ouvert par Sa Majesté avec madame la duchesse de Magenta.

Le souper a été splendide : la table de l'Empereur avait été dressée pour soixante couverts. Son menu a eu un cachet tout local, bien fait pour exciter également la curiosité et l'appétit des gastronomes. Nous le reproduisons dans toute son originalité, tel qu'il a été publié par une feuille officielle :

Potage de tortues du Boudouaou. — *Relevés* : Porc-épic garni de rognons d'antilope ; quartiers de gazelle de l'Ouargla ; filets de marcaffins de l'Oued-Hallouf. — *Entrées* : Salmis de poules de Carthage ; côtelettes d'antilope ; pains d'outardes des Chotts. — *Rôtis* : Autruche de l'Oglat-Nadjâ ; jambons de sangliers. — *Entremets* : Sciquiums du Hammah ; œufs d'autruche à la coque ; gelée de grenades à la Stouéli. — *Pâtisseries arabes* : Onidax, macroûdes, scerakborachs, oribias.

Le menu de ce souper, fourni par le sud de nos possessions africaines et par le Jardin d'acclimatation d'Alger, a présenté, on le voit, un échantillon attrayant des richesses culinaires de l'Algérie. Pour notre part, nous n'hésiterions pas à lui donner la préférence sur le menu du dernier banquet des hippophages. Comme pâtisserie, notamment, les scerakborachs nous tenteraient. Quel parfum exotique sous toutes ces consonnes !

..

Voilà bien le monde !... Quel Parisien n'a pas dit maintes fois ou entendu dire que Paris est la reine des cités, le rendez-vous des plaisirs, le paradis sur terre ? Et pourtant, ce Paris tant vanté, l'été n'est pas plutôt venu frapper à nos portes qu'on le délaisse pour la campagne, les voyages, les eaux. Foule ingrate, ne peux-tu donc te plaire en dehors du changement perpétuel ?...

C'est qu'aussi les voyages sont bien tentants ; la campagne, les villes d'eaux surtout ont tant de charme ! Demandez à Méry, le doux poète, ce qui l'attire chaque année à Ems : nul doute qu'il ne réponde qu'Ems est la terre promise. Climat de malade, en effet, bon à la santé, propice aux voyageurs. Puis, c'est encore un peu Paris, ce retrait charmant ! Le Kurhaus, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kursaal, tout cela, réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs, constitue vraiment une délicieuse résidence, et Méry a raison. Cela donne envie de désertir la grande ville et d'aller planter sa tente dans le duché de Nassau en passant par Cologne !

Tout bien considéré, belles lectrices, ce n'est pas nous qui vous détournerons d'aller aux eaux, et surtout à Ems ; bien au contraire, nous serons des premiers à vous le conseiller.

Robert HYENNE.



## LA FILLE AU COUPEUR DE PAILLE

(SUITE ET FIN.)

Le coupeur de paille prit les cinquante louis et les fit tinter.

L'abbé Kerdrec retrouva Armelle assise sur la margelle du puits.

« Crois tout ce que te dira ton père, » dit le recteur.

Et il sourit paternellement à la jeune fille.

Il venait de sortir quand la Gervaise rentra tout essoufflée.

« Eh bien, dit-elle, il y a du nouveau.

— Plus qu'on ne croit ! dit le coupeur de paille. Et d'abord tu vas commencer par débarrasser le plancher. Je t'ai épousée pour marier ma fille et palper des écus sonnants... Les écus viennent et je n'ai plus besoin de toi ! »

La Gervaise le regarda ; ses yeux flambaient.

— Tâche ! dit-elle.

— Je ne tâcherai pas : je ferai. Pour commencer, tire de l'armoire les plus beaux effets d'Armelle, et rends-lui sa croix d'or et ses boucles d'argent. Les singeries ne prennent pas avec moi ! »

La Gervaise obéit. On eût dit une louve s'apprenant à lécher une main qu'elle a envie de mordre.

Armelle, partagée entre la joie de revoir Aubin, Marthe et Patriarche, et la douleur de savoir son fiancé blessé dangereusement, s'habilla lentement.

Le coupeur de paille lui-même mettait un large pantalon de toile bise, une veste pareille et, se serrant la taille avec une ceinture rouge, il y passa une faucille brillante. La faucille était le complément de la toilette du coupeur de paille.

Le père et la fille ne se parlaient point. Daniel semblait rogue ; au fond, il n'était que honteux. Maintenant qu'il était sûr d'avoir les quatre mille francs, il rougissait d'avoir songé à les payer au prix de toute la vie d'Armelle. Puis, l'aventure tragique du grand chemin, le coup de couteau donné au fils de Patriarche, le bouleversement des idées et des projets d'Yves le faisaient réfléchir. L'habitué du cabaret de Mâhecoul connaissait le caractère de celui qui lui avait dit entre deux bouteilles : « Deviens un homme moral. »

Daniel se sentait pour quelque chose dans le crime d'Yves.

Dès le matin, il avait rôdé dans le village pour apprendre des détails.

La présence du juge d'instruction l'inquiétait. Un mot d'Aubin ou d'Yves pouvait le faire accuser de complicité.

Le coupeur de paille avait donc un double intérêt à obtenir le pardon d'Armelle, et à la marier au plus vite.

Pendant le trajet de la mesure à la ferme il causa un peu de tout, riant, se faisant bonhomme, tremblant au fond ; devenu lâche à force d'être méchant. Armelle lui répondait avec sa douceur accoutumée. Sa joie se trouvait mêlée de tristesse ; mais dans cette âme angélique le pardon suivait tout de suite l'offense, et la chère fille ne se souvenait plus des griefs qu'elle pouvait garder contre son père.

Lorsque Dieu aplanissait le chemin devant ses pas, pouvait-elle se souvenir des ronces et des pierres qui l'avaient obstrué !

Un grand calme régnait dans la maison de Jean Patriarche.

Les valets vaquaient sans bruit à leur besogne respective. Ils ressemblaient plus à des enfants partageant la douleur d'un père, qu'à des serviteurs à gages.

Cloche-Pied marchait pieds nus, dans la crainte de troubler ou d'éveiller son jeune maître.

Marthe, assise au chevet d'Aubin, avait abaissé le grand rideau de cotonnade rouge. L'ombre transpercée de soleil faisait flotter des reflets roses sur la figure du blessé.

Aubin avait la fièvre. Quand il souffrait beaucoup, il prenait la main de sa mère. Celle-ci l'embrassait au front, lui parlait tout bas, le bénissait. Elle lui promettait le bonheur pour prix de ses souffrances. Le nom d'Yves ne venait pas à ses lèvres, mais chaque caresse qu'elle faisait à son fils traduisait sa pensée intime.

Patriarche s'était enfermé avec l'abbé Kerdrec.

Marthe se retourna au bruit de la porte qui s'ouvrait doucement.

Armelle s'avança entre le recteur et le coupeur de paille.

« La paix soit dans cette maison ! » dit le curé.

Marthe pressa dans ses bras Armelle qui versait des larmes. Aubin ouvrit les yeux, et s'adressant à Daniel :

— Vous ne la remmèneriez plus ? lui demanda-t-il.

— Non.

— Et vous me la promettez pour femme ?

— Oui.

— Dieu est bien bon ! Merci, mon Dieu ! merci, Daniel ! »

Armelle demeura debout près du lit, le regardant, lui souriant à travers ses pleurs.

« Maintenant, dit le coupeur de paille, vous n'avez plus besoin de moi ici, je m'en vais. Pour la signature, vous m'avertirez.

— Daniel, dit le blessé, si vous voulez...

— Quoi ?

— Je vous aimerais pour l'amour d'Armelle.

— Je ne veux pas qu'on m'aime ! répondit le coupeur de paille.

De douces heures s'écoulèrent pendant lesquelles les membres de cette famille éprouvée se pressèrent davantage, serrant le faisceau, alimentant le foyer de la tendresse.

Yves revint à la nuit.

Jean Patriarche avait supplié l'abbé Kerdrec de rester avec lui pendant cette soirée. Pour le fermier le départ d'Yves était quelque chose de grave, de poignant, d'horrible, de nécessaire. C'était une exécution à huis clos, une condamnation capitale : Caïn maudit et chassé par le père assassiné dans son enfant.

Le malheureux rentra. Il posa des papiers sur la table, et attendit en silence.

Le fermier les parcourut, sortit, alla chercher le *livre de famille*, l'Evangile, aux marges duquel s'inscrivaient les événements graves, et mit au-dessous de la date de la première communion d'Yves : « Engagé comme volontaire. » Le conscrit lut cette phrase : un sourire navré erra sur ses lèvres, et d'une main qui ne tremblait pas il ajouta : mort le... » Il n'y avait qu'un centième à mettre. Yves se regardait déjà comme ne faisant plus partie de la famille.

Jean Patriarche sentit quelque chose remuer et se troubler en lui. Il voyait bien qu'Yves se repentait, qu'une révolution s'était opérée dans ce cœur irascible ; mais il ne dit rien, ne croyant plus que sa conscience de juge lui permit d'adoucir par un mot de pardon ce que ce départ avait d'affreux pour le père.

Aubin devina ce qui se passait, grâce à l'intuition des malades qui ressemble à une seconde vue. Il pria Armelle d'ouvrir la porte, et d'une voix faible il appela :



« Yves! Yves! »

Le malheureux tressaillit. L'abbé Kerdrec lui prit la main :  
« Dieu vous a pardonné, dit-il, allez recevoir le pardon de votre frère. »

Yves s'avancit en trébuchant.

Quand le blessé l'aperçut, il lui tendit la main :

« Tu pars donc ? »

— Je me fais soldat.

— Que le Seigneur te ramène! nous prions pour toi! »

Yves se sentit vaincu par tant de miséricorde.

Ses genoux fléchirent, il voulut se prosterner au pied de ce lit.

« Que fais-tu? murmura le malade; dans mes bras! pour ma mère et pour nos gens! »

L'effort qu'il fit pour embrasser Yves lui arracha un cri douloureux.

« Adieu, frère! » dit Yves, plus pâle que le blessé lui-même.

Puis se tournant vers Armelle :

« Adieu, ma sœur! » ajouta-t-il.

Armelle ne lui tendit pas la main, mais elle le regarda sans colère.

Yves réunit quelques effets dans un mouchoir, repoussa le petit sac d'écus que son père venait de placer là pour lui, et, réunissant dans un mot suprême et dans un dernier regard ce qu'il avait de remords, de tendresse et de douleur, il s'écria :

« Adieu! adieu! »

Puis, ouvrant brusquement la porte, il disparut.

Ce fut le dernier acte de ce drame intime. Afin de consoler un peu le père et la mère, l'abbé Kerdrec leur raconta la scène qui s'était passée le matin entre Yves et lui. Pour ces âmes véritablement chrétiennes, ce fut un véritable soulagement de penser que le pardon du Seigneur avait précédé celui du frère.

Aubin revint doucement, lentement à la santé. Le coupeur de paille rôdait parfois autour de la ferme, s'informant de l'état du jeune homme. Lorsque le blessé put sortir, il voulut retourner dans l'enclos où bourdonnaient les ruches. C'était là que Marthe était venue lui dire qu'Armelle serait sa femme.

Ses forces revenaient. Ce fut une fête dans le village quand on le vit à l'église. Le père Loïc avait eu soin de la tombe d'Annette; l'abbé Kerdrec, lui, avait donné des graines, et l'on eût pris cette fosse pour une corbeille embaumée. Au-dessus des fleurs s'élevaient et retombaient les branches étoilées de l'églantier. Les oiseaux y chantaient toujours.

Le Calvaire ne fut pas oublié, et la famille s'y rendit un matin pour l'orner de fleurs fraîches.

Enfin le jour des noces arriva.

Jamais mariée ne fut plus charmante qu'Armelle, jamais mari ne parut plus fier qu'Aubin.

Le coupeur de paille signa tout ce qu'on voulut, mais il refusa d'assister à la messe.

Cependant, par une espèce de contradiction, il attendit le cortège dans le cimetière.

Quand Armelle sortit de l'église, Daniel tressaillit comme s'il revoyait Annette. La jeune mariée s'agenouilla près de la tombe, pria; puis, se levant, elle prit le bras d'Aubin, ce bras sur lequel elle avait le droit de s'appuyer désormais.

Daniel ne suivit pas la noce, il resta dans le cimetière, errant sombre, paraissant chercher quelqu'un, attendre une ombre qu'il évoquait au fond de ses souvenirs.

Peu à peu le passé lui revint à la mémoire. Il franchit rapidement les années enfuies. Le court bonheur qu'il avait goûté avec Annette lui sembla le seul temps regrettable de sa vie. Il se demanda à quoi il avait sacrifié cette félicité pure. Il com-

para son isolement sauvage à la paisible existence qu'il aurait savourée s'il ne s'était montré indigne des bienfaits de Dieu et de la tendresse de sa femme. Il se souvint d'avoir maltraité l'inoffensive créature; il frissonna de tout son corps, en se disant qu'il avait creusé la tombe qui était là, devant lui... et forcé de s'avouer une vérité terrible, il sortit de l'enceinte des morts en criant :

« Allons boire! »

Il avait de l'argent, il but, il s'enivra...

Yves se rendit immédiatement à Rennes. Six mois après, grâce à sa conduite exemplaire et à ses instances, il obtint de partir pour l'armée d'Italie. Il se battit non pas seulement en brave, mais en héros. On le citait comme un modèle, on répétait son nom dans les *ordres du jour*. Yves se trouvait toujours au plus fort de la mêlée. Les endroits dangereux l'attiraient. Du reste, il y avait dans sa bravoure un caractère tout spécial de générosité. Il défendait plus qu'il n'attaquait. Dans les rencontres, dans les luttes, dans les plus chaudes affaires, sa préoccupation unique était de sauver les blessés, de faire respecter les morts, de soutenir haut le drapeau français. Un officier s'étant un jour aventuré témérairement contre un gros d'Autrichiens, Yves tomba comme la foudre sur les ennemis, et, au milieu d'un nuage de poudre et d'une formidable décharge de fusils, il enleva l'officier blessé au bras et à la tête et l'emporta à l'ambulance. Arrivé là, il tomba lui-même avec celui qu'il avait sauvé. Un biscayen lui avait fracassé l'épaule.

Il était alors sergent fourrier, on lui donna de l'avancement. Il écrivit de sa main mutilée le mot *Un* sur une feuille de papier, et l'envoya à l'abbé Kerdrec.

Une autre fois, dans la rivière deux enfants imprudents venaient de glisser. Yves les aperçut, plongea, risqua dix fois de périr, se sauva par miracle et rendit les deux enfants à leur mère.

Il se cachait de ces sortes d'actions comme d'un crime, et ses supérieures disaient :

« Personne n'est plus brave qu'Yves Patriarche, mais il a le dévouement singulièrement farouche.

— Ces diables de Bretons! on prendrait la moitié du monde avec des régiments pareils. »

Mais si l'on avait suivi Yves dans ses moments de loisir, quand il se croyait seul, on aurait vu le soldat intrépide verser des larmes; on l'aurait entendu murmurer d'une voix brisée :

Jamais je n'oublierai  
La fille au coupeur de paille,  
Jamais je n'oublierai  
La fille au coupeur de blé...

Quand la guerre fut finie, Yves était sous-officier.

Il ne voulut pas de congé. Il aimait le terrible élément du péril, et demanda à faire partie de l'expédition de Chine. Là encore, on put dans maintes circonstances apprécier son sang-froid, et envoyer en France le récit d'actions glorieuses. Yves avait prié l'abbé Kerdrec de ne point lui écrire. Coupable, il voulait subir sa peine dans tout ce qu'elle avait de poignant. L'adoucissement ne devait venir que de Dieu.

L'aumônier du régiment s'était singulièrement attaché à ce soldat un peu brusque, taciturne, qui ne se liait avec aucun camarade, se battait comme un lion, faisait partout, à toute heure et sans bruit, sa spécialité de sauver les gens en danger et de rendre service. Le prêtre avait senti une immense douleur au fond de cet héroïsme. Remords ou désespoir, il y avait blessure dans cette âme énergique. Yves ne fumait pas, ne buvait pas, et remettait sa paye à l'aumônier pour les « gamins chinois, » disait-il. Il se promenait le long des berges des fleuves, il parcourait les villages, fouillant, cherchant, demandant un danger à courir, une âme à sauver, Français, Anglais ou Chi-



nois, il n'y regardait guère. Une vie valait une vie. Et il en devait encore sept à Dieu.

Sur le champ de bataille, dans les tranchées, au fond des précipices, il luttait corps à corps avec le trépas pour lui arracher ses victimes.

L'eau ou le feu, peu lui importait. On l'eût dit salamandre au sein des flammes, et poisson dans les fleuves.

Atteint tour à tour par les balles et les coups de sabre, les flèches et les couteaux, il guérissait de ses blessures avec un bonheur rare, et le chirurgien, quand il lui voyait un accès de fièvre ou une plaie, haussait les épaules, souriait, lui donnait une ordonnance ou lui faisait un pansement, mais sans s'attribuer en aucune manière le succès de sa cure.

Ce dévouement partout et pour tous occupait la pensée du soldat, et l'arrachait au souvenir. Mais quand l'inaction forcée le clouait sous la tente, l'ombre se refaisait autour de lui, des figures connues lui apparaissaient. C'était comme si, éveillé, il eût été en proie à un étrange cauchemar. Le pâle visage d'Aubin éclairé sur la route solitaire par la lueur de la lune, les formes vagues qui s'esquissaient à l'horizon, puis un détail, mais un détail persistant, fatal, un point lumineux dans cette nuit, la lame du couteau neuf étincelant dans sa main...

Il voyait cela ! toujours cela !

D'autres fois, il croyait être couché derrière une haie toute fleurie de blanc sur les branches noires de l'épine. L'enclos était riant sous le soleil d'avril, les mouches à miel bourdonnaient dans l'air attiédi, et il entendait la voix d'Aubin dire à Armelle avec une douceur pénétrante, faite d'espoir et de joie :

« Les abeilles seront bien joyeuses après la moisson ! nous mettrons du drap écarlate sur les ruches ! »

Et il croyait voir Armelle sourire en baissant les yeux ; puis, il ne distinguait plus que le chuchotement de deux voix unies par l'accord du cœur.

Elle était bien heureuse, Armelle, le matin de ce jour-là !

Et comme Aubin semblait fier !

Le soir, sur une table d'auberge, Yves avait bouleversé toute cette félicité, souffleté ces joues roses, mis des larmes dans ces regards confiants. Il avait payé le malheur d'Armelle !

Les scènes changeaient encore, la jeune fille lui apparaissait sordidement vêtue, dans une mesure délabrée, entre un père dont l'ivresse faisait une brute, et une femme que la débauche avait changée en monstre à peine digne d'un nom humain. Armelle ne semblait atteinte ni par la fange ni par l'ignominie de ces deux natures. Elle restait pure, calme, sereine, sainte, entre ces êtres dégradés. Pour avoir poussé sur le fumier, le lis n'en était pas moins un lis.

La Gervaise hurlait, tempêtait, se servait des mots les plus ignobles pour parler à l'enfant, et crachait sur elle son vocabulaire de cabaret et de mauvais lieu ; mais Armelle n'entendait pas, ne comprenait pas. Elle obéissait sans réplique, sans servilité, pour remplir ce qu'elle appelait le *devoir* ! ce grand et sublime joug sous lequel ne plient que les fronts qui ont le droit de se lever.

Il se souvenait de l'avoir vue portant des nippes rapiécées, mal cousues, tenant à peine, tandis que la Gervaise étranglait dans ses *justs* de drap rouge et montrait ses lourdes jambes éléphantiques sous ses jupons rayés de bleu et bordés de velours. Cette croix d'or qui paraît Armelle, Yves l'avait vue au cou briqué de la Gervaise, et les boucles d'argent de la belle fille avait fait tache à ses gros souliers.

Yves pleurait à ce souvenir !

De l'orpheline heureuse dans sa famille adoptive, il avait fait cette esclave insultée, cette enfant maudite par la marâtre, cette servante pour laquelle était le rebut de la table et le mot le plus cruel au cœur.

Alors, comme pour s'enfermer davantage dans son désespoir,

il ouvrait sa bible, et lisait une histoire, toujours la même...

Il récitait des versets, toujours les mêmes aussi.

Son front brûlait, il lui semblait que l'abbé Kerdrec l'avait trompé en lui pardonnant au nom de Dieu... que des crimes si grands ne pouvaient obtenir de rémission, ni en ce monde ni dans l'autre... et il sentait ce que dut sentir Judas quand, sortant de l'assemblée des prêtres, égaré, poursuivi par le remords, il se trouva face à face avec le bourreau qui clouait la croix du Christ... L'arbre à hideuse figure patibulaire se dressait devant Yves ; il s'arrachait les cheveux de désespoir, il criait de douleur.

Une chose encore le faisait cruellement souffrir : l'estime de ses chefs, l'affection de l'aumônier. •

« Je suis à la fois un assassin et un voleur, pensait-il. Si l'on savait la vérité, on me mépriserait, on me fuirait comme un pestiféré, on me montrerait au doigt... Et l'on arracherait de ma boutonnière la croix que le général y a mise lui-même... Je vole le respect, les éloges, l'amitié, tout ! Je suis criminel et misérable tout ensemble !... L'hypocrisie, ce hideux masque !... Et Yves était tenté de crier sa lamentable histoire à tous, et d'implorer la honte, le mépris, comme un refuge contre lui-même et une certitude du pardon de Dieu.

Un jour, l'aumônier, l'abbé Florent, le trouva assis à l'écart, à l'ombre de la tente. Il tenait un livre, et ne lisait pas ; mais ses lèvres remuaient, comme s'il répétait une leçon apprise.

« Mon ami ! lui dit l'abbé Florent d'une voix douce.

— Je ne mérite pas d'avoir un ami..., répondit Yves.

— Vous en avez besoin, du moins.

— Oui et non...

— Expliquez-vous, Yves.

— Un ami doit être un second soi-même...

— Sans doute.

— Donc, il ne faut rien avoir de caché pour lui.

— Quand cela se peut !

— Il faut que cela se puisse... ajouta le soldat d'une voix sombre.

— Pas toujours, Yves. Quand une blessure est cicatrisée...

— Si la plaie a été honteuse ?

— Qu'importe ! Dieu l'a fermée.

— Un ami ! s'écria Yves, un ami ! Je n'en ai pas, je n'en aurai jamais... Je ne puis même pas en avoir ! Mes camarades sont bons, ils m'aiment ! cependant, vous ne me voyez point les traiter en amis. Avec qui ai-je jamais échangé une confidence ?... avec qui ai-je bu à la cantine, ou me suis-je chauffé au bivouac ?... Seul ! toujours seul ! c'est ma part, à moi ! Parce que je le veux, direz-vous... Je le veux, parce que cela se doit. J'ai une chose à faire, une chose prescrite, commandée, je m'y dévoue... Mais à moi, cela ne suffit pas, monsieur l'aumônier !... Il y a plus d'une manière d'expier... Je les veux toutes !...

— Mon pauvre ami ! répéta le prêtre.

— Je suis un misérable ! dit le soldat.

— Pas un mot de plus, » s'écria l'abbé Florent.

Yves se tut. Un moment après il reprit :

« Je lisais quand vous êtes venu... Me permettez-vous de continuer tout haut ?... La Bible, ça vous connaît ce livre-là.

— Lisez, » répondit l'abbé Florent.

Yves essuya de grosses gouttes de sueur qui coulaient de son front, et commença :

« Caïn dit à son frère : Sortons. Et lorsqu'ils furent dans la campagne, Caïn s'éleva contre son frère Abel, et le tua.

» Et le Seigneur dit à Caïn : — Où est Abel, ton frère ? Caïn répondit : Je ne sais, suis-je le gardien de mon frère ?

» Et la voix du Seigneur dit : — Qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.

» Maintenant donc tu seras maudit sur cette terre, qui a



ouvert sa bouche pour recevoir le sang de ton frère, versé par ta main.

» Après que tu l'auras cultivée, elle ne te donnera pas ses fruits : tu seras errant et fugitif sur la terre.

» Et Caïn dit au Seigneur : — Mon iniquité est trop grande pour que je puisse mériter le pardon.

» Voilà que vous me rejetez de la face de la terre, et je me déroberai à votre présence, et je serai errant et fugitif sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera.

» Et le Seigneur lui dit : — Il n'en sera pas ainsi : mais quiconque tuera Caïn sera puni sept fois. Et le Seigneur mit un signe sur Caïn... »

Yves avait lu ces versets d'une voix lente, basse, étranglée... Quand il eut fini il laissa tomber le livre, et regardant l'abbé Florent :

« Vous savez bien maintenant pourquoi je ne puis pas mourir; pourquoi les balles s'amortissent sur ma chair; pourquoi le feu, l'eau, la foudre me respectent. J'ai voulu tuer mon frère! Dieu m'a marqué d'un signe : je suis maudit puisque la mort ne veut pas de moi! Et pourtant, que de fois j'ai espéré mourir en arrachant des malheureux aux fleuves ou à la bataille! Le fratricide doit vivre! En bien, je vis : un ver au cœur, une honte au front! je n'ai pas d'ami, parce qu'avant d'accepter son affection, je me croirais obligé de lui dire : A la main que tu veux serrer, il y a eu du sang. Le misérable que tu crois honnête homme a vécu comme un enfant dénaturé et un frère impie. Quand il était petit, on le nommait Yves le Mauvais. Un jour, il était encore tout étourdi par son crime et par la sublime indulgence de sa victime : un humble prêtre du pays lui dit : Dieu te pardonnera si tu sauves dix existences! Il se mit à l'œuvre, il la continue. Mais le doute le reprend, son âme se remplit d'angoisses : il ne peut plus soulever le fardeau de sa douleur. Il sanglotte, il étouffe, il voudrait mourir!...

— Mon ami, mon frère! » s'écria l'abbé Florent, le serrant tout en larmes sur sa poitrine.

Yves s'abandonna à cette étreinte.

Un rassérèment complet s'empara de son être.

Il balbutia :

« Malgré tout?

— Yves, dit l'abbé Florent, maintenant vous pouvez me confier vos angoisses les plus secrètes, je les guérirai toutes. »

Yves secoua la tête.

« Vous ne le croyez pas?

— C'est impossible.

— Que voulez-vous donc?

— Je ne parle pas du présent, je songe à l'avenir.

— Que demandez-vous à l'avenir?

— Le repos, la solitude, la prière... Vivre au milieu d'hommes pieux et saints qui connaîtraient mon crime, et qui pourtant me souffriraient au milieu d'eux... Devenir le serviteur des serviteurs, et me sentir assuré du pardon du Ciel... Boire toute ma vie le calice de l'humiliation, et satisfaire à la justice de Dieu, justice implacable...

— Et pourtant clémente.

— Depuis cinq ans, avec trois petits enfants que j'ai eu le bonheur de sauver hier et de porter aux Sœurs de Charité cela fait huit sauvetages; le compte du recteur de Saint-Aubin du Cormier y sera bientôt... Après, que ferai-je?

— Ce que vous ferez, Yves?

— Oui.

— Vous rentrerez au village...

— Moi!

— Pour un temps. Vous irez d'abord chez votre curé lui dire que la pénitence imposée est remplie, ensuite à la ferme de votre père.

— Les revoir... tous..., murmura le soldat.

— Tous! votre père et Marthe pour leur demander grâce; Aubin pour le bénir...

— Et elle, Armelle, que j'aimais...

— Pour la voir l'heureuse femme de votre frère.

— C'est vrai! murmura Yves, cela fait partie de l'expiation.

— Puis...

— Oui, ensuite?

— Ensuite, vous quitterez Saint-Aubin du Cormier, et vous irez dans le Morbihan... Vous frapperez à la porte de l'abbaye de Tymadem, et vous demanderez l'abbé de la Trappe... Il vous écoutera, vous lui parlerez comme vous venez de me parler à moi-même, et vous demanderez à être reçu parmi les frères convers... Devant tous vous pourrez faire une confession de votre vie, et vous réaliserez ce que vous me disiez tout à l'heure : vivre avec des hommes saints qui sauraient quel fut mon passé!

— Ah! vous me sauvez! s'écria Yves.

— Je vous montre un port, mais non pas un port sans fatigue et sans orages! Tout ce que l'homme peut inventer de rudes pénitences, tout ce que l'esprit peut contre la chair, tout ce que le silence a de profond, la veille de fatigue, le jeûne d'épuisant, la sainte rigueur de l'expiation de cruel et de sublime; tout ce qui détache de la terre pour montrer le ciel, tout ce qui confond la sagesse humaine, tout ce qui annihile la volonté, tout ce qui brise le cœur, tout ce qui abaisse en relevant et donne le martyr quotidien pour prix d'une félicité éternelle, vous l'aurez là... Je vous le répète, c'est une rude vie.

— Il est des innocents qui l'acceptent : que ferai-je, moi? »

A partir de ce jour Yves fut tout autre.

L'avenir, qui lui semblait d'autant plus effroyable qu'il ne pouvait le préciser et le définir, prenait un corps. Il pénétrait par la pensée dans cette demeure austère. Il s'enfonçait dans les couloirs sombres, il se voyait dans une cellule dénudée, couché sur une planche. Il parcourait le jardin arrosé des sueurs de tous, il creusait à son tour la fosse béante attendant le premier cadavre... Il se sentait vivre en mourant chaque jour.

L'armée revint en France.

Yves avait son congé.

Il embrassa l'abbé Florent en pleurant, promit de lui écrire, et prit le chemin de Saint-Aubin du Cormier.

Il voulait s'en aller à pied.

Deux camarades, qui comme lui revenaient de Chine et devaient rester à Rennes, l'accompagnèrent.

Yves était sous-officier, décoré, et chacune de ses grandes campagnes lui avait valu une médaille glorieuse.

Les trois militaires, quoique fatigués de la route, sentaient leurs forces se ranimer à mesure qu'ils approchaient du terme de leur voyage.

La nuit était venue quand ils entrèrent à Rennes; mais Yves avait hâte d'arriver, et ses amis ne le quittèrent point.

« Vous coucherez à la ferme, » leur dit le fils de Patriarche.

Ils avaient accepté, et pressaient le pas.

Sur le ciel clair, ils virent tout à coup passer des nuées sombres, puis rougeâtres... quelque chose d'écrasant pesait dans l'air.

Les soldats se regardèrent. Une même idée leur était venue.

« Le feu! » murmurèrent-ils.

On ne voyait point encore de flammes; cependant ils ne pouvaient plus se dissimuler qu'il y avait un sinistre à quelque distance. Le vent qui se levait chassa la fumée de leur côté, et ils se mirent à courir à travers champs, ne sachant plus quelle route ils suivaient, allant seulement du côté où il y avait un service à rendre. Les prés, les champs, les haies, ils franchissaient tout, comme s'il se fût agi d'enlever une redoute.



A mesure qu'ils approchaient ils distinguaient des bâtiments enveloppés de grandes lueurs. La flamme courait dans le ciel, les étincelles pétillaient, tout craquait et s'abîmait.

Le feu avait pris la nuit, dans le grenier à foin ; du grenier il était descendu brusquement, surprenant les habitants au milieu de leur sommeil.

« Allons ! mes amis ! s'écria Yves, nous n'avons pas plus de peur de ce feu-là que de celui des batteries : en avant, les braves de Pékin et de la Tchernafia ! »

Ils disparurent dans la fournaise.

Au moment où tête baissée ils s'élançaient dans la maison, un bruit sinistre circulait.

Un vieillard impotent logeait dans un apprentis attenant à un pigeonnier qui laissait passer le feu par toutes ses ouvertures. Un homme qui avait grimpé sur le toit pour descendre dans la chambre du vieux paysan n'avait point reparu.

On ne pouvait dire son nom, seulement il s'était conduit en brave, et allait sans doute devenir la victime de son dévouement.

Les cris des pauvres gens dont toute la fortune s'abîmait dans les flammes, les sanglots des enfants, les encouragements des travailleurs, le bruit des haches, les grincements de la chaîne du puits, les crépitements du feu, les paroles effrayées des gens qui se poussaient et se comptaient, formaient un ensemble lugubre.

Le vieillard qui avait demandé du secours et pour qui un homme s'était dévoué, n'appelait plus à son aide, et les soldats avaient disparu comme un orage.

Yves était monté seul dans le pigeonnier.

Sur le seuil, proche de l'escalier que les flammes gagnaient, étaient deux corps étendus, deux cadavres sans doute... la fumée les avait asphyxiés, le feu les allait atteindre.

Yves en met un sur ses épaules, le plus vieux ; il saisit l'autre de la main qui lui reste libre par les vêtements, et chargé de ce double fardeau, traînant l'un, portant l'autre, suffoqué, sentant les marches vaciller sous ses pieds, recevant en plein visage des bouffées de vapeur embrasée qui l'environnaient d'un voile de flamme, haletant, buvant du feu à chaque haleine, il gagna les trois dernières marches sur lesquelles il s'affaissa, à demi étouffé par le poids du vieillard, et murmurant d'une voix indistincte :

« Dix ! »

Ses amis le cherchaient, l'appelaient. On le découvrit ; on enleva les trois hommes immobiles, noircis, brûlés, effrayants ; et des femmes leur jetant de l'eau au visage essayèrent de les rappeler à la vie.

La part du feu une fois faite, on s'occupa des incendiés et des sauveteurs qui avaient risqué leur vie dans ce grand désastre.

L'abbé Kerdrec s'approcha du groupe des blessés.

Le vieillard était toujours immobile.

Celui qui, le premier, avait tenté de se sauver, revenait lentement à lui.

« Aubin ! s'écria l'abbé Kerdrec, mon pauvre enfant ! »

Aubin se souleva.

« Armelle ! rassurez Armelle, et mes enfants... »

— On est déjà parti... le bonhomme est sauvé.

— Ah ! Dieu soit béni ! la tête m'a manqué ; j'ai cru mourir... Qui donc m'a arraché à une mort certaine, épouvantable ?

— Notre camarade ! répondirent les deux soldats en s'approchant. C'est sa spécialité à ce cadet-là ! en France comme partout. »

L'abbé se pencha vers le sous-officier.

Son visage noirci, brûlé, couvert de l'ombre de la muraille,

n'avait point d'abord frappé le recteur. Les mots de soldat jetèrent une clarté dans son âme.

« Serait-ce possible ! » s'écria-t-il.

Il écarta ses cheveux, le regarda, et joignit les mains.

« Aubin ! dit-il au fils de Patriarche, ton sauveur, c'est Yves.

— Mon frère !

— Oui, ton frère. »

Aubin le prit dans ses bras avec un indicible élan.

« Il vit ! il vit ! son cœur bat ! » Entr'ouvrant l'uniforme : « Un noble uniforme ! la croix d'honneur !... c'est un brave... Yves ! Yves, mon frère, c'est nous, c'est Aubin, l'abbé Kerdrec... Ah ! que notre mère sera contente, et le père ! et ceux que tu ne connais pas, les petits... »

Yves ne comprenait point encore ce qu'on lui disait ; mais il se sentait entre des bras caressants et forts, il entendait des voix dont les timbres lui semblaient les sons les plus doux qui eussent jamais frappé son oreille... et il fermait les yeux, songeant, rêvant et souffrant comme dans un rêve.

Quand il fut complètement ranimé, il se souleva à demi et put voir ceux qui l'entouraient, grâce au matin qui blanchissait le ciel. Alors il reconnut le recteur, et lui saisissant les deux mains :

*Dix ! s'écria-t-il, dix ! »*

Il semblait ressusciter à une vie nouvelle.

« Et sais-tu le nom du dixième. Yves ? »

— J'ignore..., un vitillard..., un homme robuste, mais étouffé à moitié... Je ne sais même où je suis..., mais qu'importe ! dix, Dieu est content !

— Doutes-tu encore du pardon ? demanda le recteur.

— Je m'efforce d'y croire.

— En voici la preuve, Yves ! regarde la dixième créature qui te doit l'existence. »

Yves poussa un grand cri, et Aubin le reçut dans ses bras.

Pendant de longues minutes ils restèrent ainsi, poitrine contre poitrine, palpitants, en larmes, pleurant tous deux, s'étreignant, balbutiant leurs noms, ivres de joie, ne sentant plus ni deuil ni tristesse en eux, se réjouissant du miracle accompli, et se répétant les phrases que le cœur note et que la plume ne transcrit jamais.

Le jour était venu tout à fait.

Les blessures d'Yves ne l'empêchaient pas de marcher ; Aubin était remis. Les deux soldats buvaient les chopines de cidre que les femmes distribuaient aux travailleurs.

« Gagnons la ferme, dit Aubin, on est inquiet là-bas. Les pauvres gens qui ont brûlé savent que le couvert est mis chez nous pour eux, et la paroisse ne les abandonnera pas... D'ailleurs le père Jean est toujours bon, et Marthe notre mère est une sainte ! »

Aubin prit le bras de son frère.

Le curé marchait derrière entre les deux soldats.

Le bon abbé Kerdrec se faisait raconter les prouesses de l'enfant du village ; il poussait des exclamations de bonheur quand on lui apprenait les détails de ses sauvetages miraculeux. Jamais il n'avait autant béni la Providence que ce jour-là.

On apercevait les grands bâtiments de la ferme. Les valets, retardés par les événements de la nuit, préparaient leurs attelages. Armelle debout sur le seuil, un enfant dans ses bras, un autre auprès d'elle, regardait au loin, cherchant celui qu'elle attendait.

Un groupe parut à l'angle du chemin. Elle s'élança rapidement, après avoir enlevé dans ses bras le second enfant qui n'aurait pu la suivre.

Aubin prit la main de son frère.



« Ma chère femme, dit-il, embrasse Yves, notre frère bien-aimé, qui m'a cette nuit sauvé la vie! »

Armelle lui présenta ses deux enfants.

Il les embrassa, et posa ensuite ses lèvres sur le front de la jeune femme.

Patriarche voyant passer l'abbé Kerdrec, trois soldats et Aubin, appela Marthe et rentra dans la salle.

Yves se mit à trembler.

L'abbé Kerdrec et Aubin se placèrent à côté de lui.

Le fermier entra.

Son regard parcourut le groupe; Armelle se jeta au cou du vieillard :

« Il a sauvé mon mari! nous lui devons tout! s'écria-t-elle.

— Viens! » dit Patriarche d'une voix étouffée.

Et devant ce père si grand, si puissant à cette heure, et ce coupable purifié par tant d'héroïsme, tous les témoins de cette scène reculèrent.

Jean Patriarche ne parla pas. Son regard et son étreinte suffirent à Yves.

Et ce fut ensuite le tour de Marthe. Et tout le monde pleurait, parlait à la fois. On s'essuyait les yeux pour se voir; les enfants grimpaient sur les genoux d'Yves pour jouer avec ses médailles. Les compagnons du sous-officier recommençaient le récit des victoires de leur camarade. A mesure qu'ils parlaient, le visage de Jean se rassérénait: il prenait la main de son fils, il embrassait Armelle, il roulait les marmots dans ses bras, il avait la joie expansive du père de l'Évangile, ordonnant tour à tour, ou plutôt à la fois, de tuer le veau gras, de chercher la bague, d'apporter les souliers, et d'ôter la robe des coffres.

On dressa la table; personne n'avait faim, hors les soldats. Cloche-pied poussait des soupirs d'étonnement; Loïc qui sur-vint croyait faire un rêve.

Quand on apprit dans le village le retour du fils aîné de Patriarche, on accourut en foule à la ferme. C'était qui verrait le brave des braves, l'honneur du bourg, celui dont le nom avait été cité dans les bulletins et mis à l'ordre du jour.

Yves souffrait de cet empressement. Mais il crut devoir à son père la réhabilitation publique d'une jeunesse mauvaise, et il subit les louanges de ceux qui, sans le savoir, lui déchiraient le cœur.

Il se sentait plus calme, cependant.

Pour lui, la bonté du Ciel se manifestait d'une façon visible. Il ne lui restait plus qu'à clore sa destinée.

Armelle était heureuse, il le voyait et s'en réjouissait. Le souvenir qu'il laisserait désormais n'aurait plus rien d'amer.

Il pouvait chercher maintenant un refuge contre lui-même.

Le dimanche suivant, après les vêpres, il demanda respectueusement un entretien à son père.

Le vieillard le fit entrer dans la chambre.

Il prit le livre de famille, et lui raconta qu'on avait relaté en quelques mots l'aventure de l'incendie.

Yves rougit.

Il s'agenouilla, et, quelque instance que lui fit le vieillard, il voulut parler à genoux. Leur entretien fut long... Plus d'une fois Jean Patriarche pleura en s'appuyant des deux mains sur l'épaule du soldat...; plus d'une fois le jeune homme se tut, suffoqué par l'émotion... Enfin l'orage de ces deux cœurs s'apaisa... Le calme suprême qui descend d'en haut se fit en eux et autour d'eux, et Jean Patriarche bénit Yves.

Ce qu'Yves avait dit à son père, on le devine aisément.

Le lendemain le fermier, son bâton de voyage à la main, debout au milieu de toute la famille, attendait que celui qui parlait eût rendu à Marthe ses suprêmes caresses.

« Mais enfin! s'écria Aubin, pour nous déchirer ainsi le cœur, que t'avons-nous fait? La vie n'eût-elle point été douce, ici? qui te conseille ce départ qui me désole et fait pleurer notre mère? où seras-tu mieux qu'ici? Pour quel endroit peux-tu abandonner une ferme où nous sommes nés tous deux?... Où vas-tu? »

Et Jean Patriarche répondit :

« Je conduis ton frère à la Trappe de Tymadem! »

Les assistants se signèrent, et Aubin n'osa rien ajouter.

Entre les membres de cette famille ne s'échangèrent plus que des étreintes muettes... Dieu semblait planer au-dessus de cette maison.

Patriarche et son fils sortirent lentement... Yves se retourna pour envoyer un baiser à Marthe, et l'on n'entendit plus que le bruit des lourds souliers et du bâton ferré de Jean Patriarche, et les sanglots de Marthe qu'Armelle s'efforçait de consoler.

Raoul de NAVERY.

### AMOUR, PRINTEMPS — PRINTEMPS, AMOUR.

Où vont ces deux amants, côte à côte, en silence,  
Les yeux baissés à terre et la main dans la main,  
Sans voir la nuit tombant sur la forêt immense,  
Sans songer qu'ils sont seuls, éloignés du chemin?

Avril sourit, et la nature  
S'éveillant à l'air printanier,  
Revêt sa robe de verdure,  
Fanée à l'automne dernier.  
Et sur l'aile du vent qui passe,  
Aussi fraîche qu'au premier jour,  
Une voix chante dans l'espace :  
Amour, printemps; printemps, amour.

Hier, on entendit une rose,  
Ouvrant son calice vermeil,  
Dire à sa sœur à peine éclosée :  
« Ouvre-toi, voici le soleil; »

Et l'hirondelle dans la nue,  
Pour nous annoncer le beau temps,  
Crier de sa voix bien connue :  
Printemps, amour; amour, printemps.

Ce doux cri, mystère suprême,  
Nos amants l'avaient entendu.  
Lui disait : « M'aimes-tu? je t'aime! »  
Elle : « Je t'aime! m'aimes-tu? »  
Et, perdus dans la forêt sombre,  
On les entendit à leur tour  
Ensemble murmurer dans l'ombre :  
Amour, printemps; printemps, amour.

Où vont ces deux amants, côte à côte, en silence,  
Les yeux baissés à terre et la main dans la main,  
Sans voir la nuit tombant sur la forêt immense,  
Sans songer qu'ils sont seuls, éloignés du chemin?

Alexandre DUMAS.